



LUCKY



DENOËL
SUEURS FROIDES

Lucky

DU MÊME AUTEUR

Gangs of L.A., Denoël, 2019

JOE IDE

Lucky

*Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Garneray*

DENOËL

Titre original :

Righteous

Couverture : Constance Clavel
Image : © Ganguin / Plainpicture

Éditeur original : Mulholland Books/Little, Brown and Company
© Joe Ide, 2017

Et pour la traduction française :

© Denoël, 2020

Pour Diane

Prologue

Isaiah avait dix-sept ans lorsque son frère aîné, Marcus, fut tué par un chauffard. Isaiah laissa tomber ses études et passa des mois à rechercher le conducteur de la Honda Accord qui avait percuté son frère de plein fouet, le réduisant à un corps disloqué qui se vidait de son sang dans le caniveau. Marcus représentait tout pour lui : un ami, un guide, sa seule famille.

Huit ans plus tard, dans la casse auto de son ami TK, il était tombé par hasard sur l'Accord. Le soleil était en train de se coucher. Il longait l'ancien circuit de course que TK et lui s'étaient aménagé au milieu des rangées de véhicules abandonnés. Ces épaves évoquaient à Isaiah les photos de la guerre de Sécession qu'il avait vues à la bibliothèque. Des soldats jonchant le champ de bataille. Des cadavres contorsionnés, des dents de chrome brisées, des yeux explosés, fixes, regardant l'horizon à tout jamais.

Pas un filet de vent ne perturbait cette fin de journée. Une corneille solitaire croassait plaintivement au sommet d'une montagne de pneus, comme si elle était la dernière de son espèce. C'est au détour de cet empilement de caoutchouc qu'Isaiah l'aperçut. La vue de l'arme du crime éveilla en lui un flot de souvenirs douloureux qui le paralysa : le sourire de Marcus, chaleureux et réconfortant, sa voix sincère et sûre d'elle, son

regard plein d'amour, toute son attention concentrée sur l'avenir d'Isaiah, un avenir brillant et riche de promesses. Lorsque ces images s'estompèrent, Isaiah se moucha, essuya ses larmes et éprouva une autre vague d'émotions, mélange incandescent de colère et de résolution. Se demandant ce qui avait bien pu le pousser à abandonner ses recherches, il imagina le chauffard suivant tranquillement le cours de sa petite existence, se fichant pas mal du meurtre qu'il avait commis, celui de la plus belle personne qui ait jamais existé.

Isaiah quitta la casse en essayant de se persuader que tout cela remontait à longtemps, qu'il valait mieux laisser ça derrière lui. Ses recherches à l'époque lui avaient fait perdre le contrôle de sa propre vie, presque jusqu'à en mourir. Les blessures psychiques de cette horrible période avaient fini par cicatriser. Inutile de rouvrir cette vieille plaie pour y planter un poignard.

Cette nuit-là, assis sur le perron de sa maison, il partagea une barre énergétique avec son chien. Le pitbull avait appartenu à un tueur à gages. Après avoir mis celui-ci derrière les barreaux, Isaiah avait adopté le chiot et l'avait baptisé Ruffin, en référence au chanteur préféré de Marcus. Âgé de dix semaines, pesant moins de six kilos, Ruffin était alors aussi mignon qu'amusant. Neuf mois plus tard, l'adolescent de vingt-six kilos qu'il était devenu, à la musculature impressionnante, à la robe d'un gris d'ardoise et aux yeux d'ambre qui lui donnaient un air féroce, n'inspirait plus le moindre attendrissement aux passants lorsqu'il remorquait son maître pendant leurs promenades.

Isaiah comprit alors qu'il s'était leurré : il n'avait toujours pas accepté la mort de Marcus. Faire son deuil était sans doute l'expression la plus dénuée de sens qui soit. La vie ne continuait pas comme on voulait vous le faire croire, le deuil n'était pas un état dont on pouvait espérer sortir un jour. Il devenait peu à peu partie intégrante de soi. Quelque chose qui changeait

votre façon de voir, de sentir et de réfléchir. Et quand la douleur revenait, ce n'était pas sous la forme d'un simple souvenir : elle brûlait et vous dévorait totalement, comme au premier jour, intacte malgré les années.

Ruffin suivit Isaiah à l'intérieur jusqu'à la deuxième chambre qui lui servait de bureau. Une vague de chaleur s'était abattue sur Long Beach, et l'atmosphère de la pièce était étouffante. Les lieux étaient si peu meublés qu'on les aurait cru abandonnés, bien qu'il s'en serve tous les jours. Il y avait là un vieux bureau de professeur, un fauteuil qui grinçait, deux meubles à tiroirs, des boîtes d'archives empilées par terre et une table pliante d'un mètre quatre-vingts de long, totalement vide. Pas un bibelot, pas un objet personnel à l'exception de deux photos au mur. Sur l'une, Marcus et Isaiah faisant des grimaces face à l'objectif. Sur l'autre, Mme Marquez tenant par les pattes un poulet qui se débattait avec l'énergie du désespoir et prénommé Alejandro par sa propriétaire en souvenir de son *pendejo* d'ex-mari. Isaiah avait accepté le volatile en guise de paiement pour ses services à seule fin de sauver la pauvre créature d'une mort certaine. Lorsque le tueur à gages s'était introduit chez Isaiah dans le but de l'assassiner, il avait sans le vouloir pulvérisé le poulet dans un panache de plumes.

Isaiah posa un carton sur la table, à côté d'un dossier renfermant les informations qu'il était parvenu à réunir jusqu'ici. Le numéro d'immatriculation de l'Accord lui avait permis de découvrir l'identité de son propriétaire : Fred Bellows. La page Facebook de celui-ci présentait un type blanc, bedonnant, la quarantaine, au visage ressemblant à un biscuit pas cuit, et au pantalon remonté jusqu'au troisième bouton de sa chemise à carreaux bleus, marron et jaunes. Sa femme donnait l'impression d'être sa sœur jumelle, et leurs trois enfants, malgré leur jeune âge, avaient déjà la brioche. Fred habitait Wrigley Heights, un

joli quartier au nord d'Hurston où Marcus et Isaiah avaient vécu pendant un temps. Isaiah sortit du carton plusieurs photos qu'il étala sur la table. Des clichés de l'Accord pris à la casse. Le phare avant droit était brisé, le bord supérieur du pare-chocs un peu enfoncé, et un éclat de peinture s'était décollé de la carrosserie. Il semblait impossible, injuste même, que la mort de Marcus ait infligé si peu de dégâts au véhicule. Un énorme cratère ou un séquoia millénaire fendu en deux par la foudre auraient mieux symbolisé la perte de cet être unique.

Sièges et tableaux de bord avaient été arrachés, mais Isaiah avait récupéré plusieurs choses dans l'habitacle. Quatre mégots de Marlboro écrasés, quatre cannettes de bière Carta Blanca, un sac en papier blanc froissé et un emballage de sandwich roulé en boule. Isaiah déposa ces objets sur la table et ouvrit l'emballage. Au fond se trouvait un bout du sandwich rabougri, momifié, et des morceaux de piments jalapeño. L'emballage provenait de Kayo Subs, comme l'indiquait le logo imprimé sur le papier : une cible aux couleurs de l'arc-en-ciel, percée en son cœur par un poing brandissant un sandwich.

Isaiah avait, gravée dans le cerveau, une carte exhaustive d'East Long Beach, où étaient répertoriés chaque territoire de gang, chaque planque de consommateurs de crack, chaque asile de nuit, chaque bar, chaque club, chaque salle de billard, chaque spot de drogue, chaque bout de trottoir de prostituée, chaque scène de meurtre, chaque domicile de criminel sexuel, chaque détaillant d'alcool, chaque parc dans toute la zone. Tout lieu en rapport avec des criminels, à une activité criminelle quelle qu'elle soit, même potentielle. Isaiah plaça la sandwicherie Kayo sur cette carte mentale. Elle se trouvait pile en face du parc McClarin. Marcus et lui y avaient fait une partie de basket juste avant l'accident. Isaiah entendit le faible *ping* de son sonar intérieur.

Le sac en papier blanc était des plus ordinaires. À l'intérieur

se trouvaient des serviettes jetables propres, un sachet de moultarde et une facture, pour l'achat d'un sandwich XXL et d'un paquet de chips. Datée du même jour que l'accident, à 17 h 02. Marcus avait été renversé aux alentours de dix-huit heures. *Ping ping*. Fred aurait sans aucun doute été capable de vider quatre Carta Blanca d'un coup, mais il avait plutôt une tête à boire des Budweiser ou des Coors, et, en bon père de famille, jamais il n'aurait laissé traîner des cannettes dans sa voiture. C'était le meurtrier qui les avait laissées là. A & J Liquor se trouvait à deux numéros à peine de Kayo : le chauffard achète son sandwich, se prend quelques bières, s'installe derrière son volant, boit, fume et mange pendant... une heure? Possible dans le cas d'un super petit déjeuner complet dans un *diner*, mais le type n'avait pas même fini son sandwich. Il était bien plus probable que son but premier était d'attendre dans sa voiture. Il avait dû acheter un sandwich parce que Kayo était tout proche, manger quelques bouchées pour laisser le reste, ayant manifestement plus envie de fumer et de descendre une bière toutes les quinze minutes. De deux choses l'une : soit l'individu était un alcoolique accro à la nicotine, soit il était très nerveux. Vraiment très nerveux.

Ping ping ping.

À la fin de leur partie de basket, Isaiah et Marcus avaient remonté au nord jusqu'à Bethesda, pris Baldwin Avenue et, au bout de deux blocs, s'étaient retrouvés dans Anaheim Street, où l'Accord avait percuté Marcus alors qu'il traversait. Le sonar d'Isaiah bipait frénétiquement comme si une torpille lancée à pleine vitesse ne se trouvait plus qu'à quinze mètres de lui. L'Accord venait de l'ouest. Pour prendre la direction de l'est comme cela avait été le cas, à partir de Kayo le chauffeur aurait dû les dépasser et *faire demi-tour* plus loin. À quoi bon se donner tout ce mal?

Ce n'était pas un accident. *C'était un meurtre planifié.*

Délai de grâce

La piste de danse avait tout d'une émeute sous une boule disco, des mains tendues brandissaient des tubes verts phosphorescents et des bouteilles de vodka Cîroc à six cents dollars pièce, des go-go danseuses en bikini à fourrure et body résille remuaient comme des tentacules évanescents, l'atmosphère était dense, étouffante, saturée de vapeurs d'alcool, d'eau de Cologne musquée et de phéromones.

C'était un samedi soir au Seven Sevens. Le DJ balançait un morceau de dubstep, la basse pulsant comme les battements cardiaques de la planète Terre, tandis qu'un geignement nasal louvoyait entre les rythmes syncopés et qu'un moine bouddhiste sous acide récitait en boucle *The world is mine the world is mine the world is mine*, la musique accélérail, les nappes de synthés tournoyant toujours plus haut, culminant jusqu'à la transe, et le rythme implacable gagnait encore et encore en vitesse, transformant les danseurs en fourmis belliqueuses, avec une énergie si considérable qu'elle menaçait de faire s'écrouler les murs du club, et soudain, une pause, un ralentissement, les pulsations s'apaisant jusqu'à une cadence impérieuse sur laquelle tous les clients se mirent à dodeliner de la tête.

Dans la cabine du DJ se tenait une Asiatique, nimbée d'une

lumière vaporeuse, comme si Scotty venait de la téléporter aux platines. Ses cheveux d'un noir brillant bougeaient comme la crinière d'un cheval au galop, une étoile jaune brillait au milieu de son haut rouge qui exhibait son nombril, et son short en jean était si court que Benny lui avait dit qu'on distinguait les contours de son « truc ». En proie à une joie féroce, elle s'écria au micro : « Quoi de neuf, my people?! C'est votre reine kamikaze préférée, votre wasabi extra-piquant, votre sixième épice du troisième type, votre chow mein sauce champagne, DJ Dama, baby, mon set est fini, je m'caasse, PEACE! »

Janine Van descendit de l'estrade et s'enfonça dans la foule. Elle adorait ce moment, les gens qui criaient, sifflaient, applaudissaient, lui tendaient la main pour un high five. Un groupe d'étudiants saouls se mirent à hurler comme une meute de coyotes fous amoureux, les bad boys de l'assistance la détaillaient de la tête aux pieds, main vissée au menton, avec un hochement de tête approbateur. Clairement, être une bombe, ça n'a jamais fait de mal à personne. DJ Young Suicide prit le relais sans même un regard quand il la croisa. Connard. Comme si elle était une simple stagiaire, pas même digne d'un clin d'œil. Allez, rira bien qui rira la dernière, va se réveiller un matin en DJ *Old* Suicide, le même jour où elle sera programmée en tête d'affiche au Marquee.

Janine avait choisi son pseudo de DJ Dama parce que le nom sortait de l'ordinaire et qu'il signifiait *weed* en chinois. Elle avait des fans à Los Angeles, à San Francisco, mais surtout ici, à Las Vegas, sa ville natale. Le club avait accepté qu'elle assure la première partie de DJ Young Suicide, DJ Twista et DJ Gone Viral, mais bientôt elle cesserait de chauffer la salle pour d'autres. Les touristes chinois étaient en train de la découvrir. Ils adoraient

voir une fille d'origine chinoise exceller dans autre chose que le tennis de table et les problèmes de maths.

Elle était plutôt bien payée, sept cent cinquante dollars le set, pas mal pour une nana de vingt et un ans qui mixait en pro depuis seulement onze mois. Elle faisait deux sets par semaine, ce qui aurait été largement suffisant pour beaucoup, mais les machines à sous et les tables de black jack engloutissaient ses revenus aussitôt qu'elle touchait ses cachets, et à présent, Leo les avait dans sa ligne de mire, Benny et elle. Ils ne lui avaient emprunté que cinq mille dollars, mais cela faisait quatre semaines qu'ils ne lui avaient pas versé ses 20 % d'intérêts, et maintenant ils lui devaient près de neuf mille dollars, plus mille huit cents d'intérêts.

Il leur arrivait parfois de rester à l'écart des tables de jeu : ils remisaient le démon du jeu au fond de leur placard et se concentraient sur leurs carrières respectives, Janine en tant que DJ, Benny en tant qu'étoile montante du motocross. Ils passaient deux ou trois jours à faire l'amour et à fumer de la weed, et puis le démon finissait par défoncer la porte du placard, deux fois plus gros et plus musclé qu'auparavant, et ils se retrouvaient en un rien de temps au casino, jurant de gérer leurs mises plus raisonnablement, promesse en totale contradiction avec leur méthode habituelle consistant à tout claquer, indépendamment de l'importance de leurs gains ou de la vitesse à laquelle ils perdaient. Il y avait de cela quelques mois, Benny avait perdu son sponsor, après avoir raté plusieurs réunions. Comme il n'avait plus les moyens d'assurer les frais de maintenance de sa moto, Janine et lui n'avaient rien trouvé de mieux pour régler ce problème que de jouer encore plus : ni l'un ni l'autre n'auraient envisagé une seconde de se tenir à distance des casinos. Ils jouaient dès qu'ils arrivaient à mettre la main sur un peu de fric. Le jour de Noël, malgré la sale pneumonie qu'ils avaient

attrapée et les quelque vingt-sept dollars qui restaient dans le pot commun, ils étaient allés tenter leur chance aux machines à sous à cinq *cents*, et s'étaient fait virer par la sécurité après avoir craché des mollards gros comme des limaces dans les seaux réservés à leurs gains hypothétiques.

Janine aimait Benny. Elle l'adorait, carrément. Il était marquant et doux, et au pieu, c'était un dieu. Il n'était pas spécialement intelligent, mais il savait l'écouter et l'avait toujours traitée avec respect, deux qualités plutôt rares chez un homme. Mais Benny était le pire des joueurs qui ait jamais existé. Il était responsable de la majeure partie de leurs dettes : Janine lui en voulait, car Leo s'obstinait à considérer qu'ils devaient tout partager, y compris les arriérés. Il savait que pour rien au monde Benny ne quitterait Vegas, et Janine savait que si elle partait, non seulement elle leur briserait le cœur à tous les deux, mais elle le laisserait seul face à leur créancier, et Leo était un salopard de la pire espèce. Quand il tenait quelqu'un à sa merci, il n'hésitait pas à lui faire du mal et n'essayait même pas de cacher le plaisir qu'il en tirait.

Leo avait des indics dans toute la ville. Beaucoup de gens qui lui devaient de l'argent ne demandaient qu'à balancer leurs amis pour bénéficier d'un délai supplémentaire, même minime. Leo tomba sur Benny au Siesta Vegas Motel, juste au moment où il allait acheter une cannette de Mountain Dew au distributeur automatique. Il lui confisqua sa clé et ils rentrèrent tous dans la chambre, Balthazar sur les talons de Benny afin de prévenir toute tentative de fuite.

« Alors, t'as de quoi me payer mes intérêts ou non ? demanda Leo. Et pas de mytho.

— Bientôt, Leo, très bientôt, je te jure, répondit Benny en

hochant la tête. La maison de ma grand-mère va bientôt être vendue et le notaire m'a dit qu'il aurait un chèque pour moi d'ici quelques jours, une semaine grand max.

— Tu me l'as déjà sortie, celle-là. » Leo avait tout de l'usurier véreux. Lunettes aviateur aux verres roses au milieu d'un visage de rongeur, demi-sourire mauvais constamment aux lèvres, longs cheveux gras plaqués en arrière. Ses goûts vestimentaires le poussaient à ne porter que des chemises à motifs cachemire et col pelle à tarte, et personne n'avait jamais osé lui dire que le disco n'était jamais revenu à la mode. Leo avait la médaille d'or des enfoirés, il maltraitait ses débiteurs même quand ils le remboursaient et méprisait l'ensemble du genre humain, y compris ceux qui se disaient être ses amis, se fichant de savoir que tous auraient préféré passer leur soirée à la morgue plutôt que d'aller boire un verre avec lui.

« Il me faut juste encore un peu de temps, fit Benny. Tu sais, comme un délai de grâce.

— Un délai de grâce? répéta Leo. Tu crois que t'as affaire à qui, là, au Crédit Mutuel des Cons? Un délai de grâce? Cette expression figure pas dans mon lexique, pour la simple et bonne raison, au cas où tu l'aurais pas encore remarqué, que je suis un criminel. Un enfoiré professionnel, dévoué à son métier, indécrottable et fier de l'être, qui n'a jamais suivi que ses propres règles, et ma règle numéro un, c'est Rembourse-moi mon putain de pognon.

— Tu sais que je l'ai pas, répliqua Benny. Regarde un peu autour de toi. » La chambre de motel que Benny et Janine louaient au mois était déjà en soi un trou à rats et, avec les tas de linge sale et humide qui jonchaient le sol, on ne savait pas où mettre les pieds. Benny avait l'habitude de garer sa moto à l'intérieur pour ne pas payer de frais de stationnement, il préférerait à présent la laisser chez Ray afin que Leo ne puisse pas

mettre la main dessus. Janine, elle, entreposait son matériel de DJ dans le garage de Sal.

« File-moi ce que t'as sur toi, dit Leo.

— Allez, Leo, fit Benny. C'est l'argent de mon loyer.

— File-lui, répéta Balthazar, ou je te brise ta putain de nuque, hein ? »

Balthazar était originaire du Saskatchewan, de l'autre côté de la frontière canadienne, face au Montana. Si le Montana était réputé pour ses truites et ses bisons, le Saskatchewan, apparemment, s'était spécialisé dans les plus terrifiantes erreurs de la nature. Balthazar dépassait les deux mètres, avec un menton en galoche, des yeux comateux sous un front digne d'une créature de Frankenstein dont le corps aurait été assemblé à partir de morceaux d'orang-outan et d'immeubles de bureaux. Benny se demandait souvent où il trouvait ses fringues. Il l'avait même vanné un jour à ce sujet en lui demandant si le type qui lui avait taillé son pantalon vendait aussi des chapiteaux de cirque. Balthazar lui avait mis une claque, un revers d'une de ces mains qui ressemblaient bien plus à des pieds. « Joue pas au con, hein ? »

Benny donna son portefeuille dans lequel se trouvait tout ce qu'il lui restait, quatre-vingt-trois dollars qu'il avait gagnés au Lucky Streak, un casino de la ville d'Henderson, limitrophe à Las Vegas. Lorsqu'il avait les idées noires ou qu'il était stressé, c'était là-bas qu'il allait jouer. Les lieux étaient aussi enfumés qu'une forêt en proie à un incendie, le velours des tables de black jack était méchamment élimé, et la faune essentiellement constituée de retraités en chemise hawaïenne et déambulateur. Si on achetait sa carte de membre, on recevait en cadeau un pack de six cannettes de Pepsi, on pouvait jouer au craps pour une mise minimale d'un dollar, et pour trois dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents, on avait droit à deux œufs au plat, deux tranches de bacon, deux saucisses, un toast et une gaufre.

« Déshabille-toi, ordonna Leo.

— Hein ?

— T'as parfaitement entendu. Déshabille-toi, ou Zar va le faire.

— Hé, attends un peu, tu vas quand même pas... c'est vraiment pas une bonne idée, Leo, j'ai la diarrhée !

— Un peu de dignité, et garde ton boxer. Pas envie que t'emballes l'intérieur de ma caisse.

— Je sais bien que je te dois beaucoup de fric, mais c'est pas une raison pour m'humilier.

— Sûr, c'est juste pour le plaisir. »

Tandis que Benny se déshabillait, Leo faisait des commentaires : « Regarde-toi un peu, espèce de putain de loser. C'est contraire à ta religion, de laver ton linge ? Même tes chaussettes sont dépareillées. Avec ton portefeuille en plastique, ta coupe de cheveux pourrie, ton bracelet de coquillages à la con. Va comprendre pourquoi Janine se tape un raté comme toi. Ça, c'est un des plus gros mystères de l'univers. Un de ces quatre elle va se rendre compte qu'elle a qu'à se baisser pour se trouver un meilleur mec, et elle te jettera comme un vieux tampon.

— Mon portefeuille est pas en plastique », répondit Benny.

Benny était assis sur la banquette arrière de la Mercedes blanche de Leo, plus silencieuse que sa chambre de motel à quatre heures du matin. Ils venaient de sortir de Las Vegas et traversaient la banlieue nord, un amoncellement de cités-dortoirs dépareillées qui, dans le fond, se ressemblaient toutes. Bientôt ils débouchèrent sur le désert, où régnait une telle obscurité qu'on ne voyait que ce que les phares éclairaient. Il n'y avait rien à des kilomètres à la ronde, pas même une station essence abandonnée.

« On va où, Leo ? demanda Benny pour la cinquième fois.

— Je te l'ai déjà dit, répondit Leo. Tu verras quand on y sera. Elle est où, Janine ?

— Elle fait un set au War Room.

— Ça t'arrive d'ouvrir la bouche pour balancer autre chose qu'un mensonge ? Elle est au Seven Sevens, y a son nom sur cette putain de pancarte à l'extérieur.

— Allez, Leo, sois cool. Si tu me fous en l'air, je pourrai pas te rembourser.

— Le truc, c'est que les tables de jeu, c'est pas la solution pour me rembourser, en tout cas pas avec ta façon de jouer. Je te l'ai déjà dit, va falloir que tu trouves le fric d'une autre manière.

— Je le trouverai, Leo, je te le jure sur ma petite sœur. Je t'ai dit qu'elle avait un cancer ?

— T'as pas de petite sœur, t'as une grande sœur, et elle est déjà morte d'un cancer. Tu te rappelles, on était allés la voir à l'hosto pour lui soutirer du fric ? »

Ils tournèrent et traversèrent un immense parking, complètement vide, sinistre dans les faisceaux des phares : le genre de lieu où la fille tourne la tête, aperçoit l'assassin psychopathe, et se met à courir de toutes ses forces. Ils s'arrêtèrent tout au bout.

« Descends, ordonna Leo.

— Descends, toi. Moi, j'attends ici », répliqua Benny.

Balthazar tendit son bras d'orang-outan et lui mit une claque. « Descends, hein ? »

Dès la première bouffée d'air, Benny sentit l'odeur de pou-belle, et il sut où il était. Il était déjà venu ici, en excursion avec l'école, alors qu'il n'avait encore que onze ans. Un débile qui ressemblait à Bob l'Éponge avec sa salopette orange leur servait de guide. « La décharge régionale d'Apex est l'une des plus grosses décharges au monde, avait-il déclaré comme s'il leur présentait le Grand Canyon. Le puits central a une superficie de cent

quarante-cinq hectares, une profondeur de soixante mètres, il contient actuellement cinq cents millions de tonnes de déchets, et quand il sera plein, il en contiendra un milliard ! Eh oui, les enfants : un milliard de tonnes de poubelles ! Qu'est-ce que tu en dis, jeune homme ?

— J'en dis que ça pue », avait répondu Benny.

Balthazar poussait Benny devant lui. Leo ouvrait la marche avec une lampe torche. Benny sentit que l'atmosphère était différente, chargée d'une chaleur et d'une pourriture très particulières.

« Leo, je t'en prie, fais pas ça, supplia-t-il. Je vais le trouver quelque part, ton fric, je te le jure sur... »

— Sur quoi ? l'interrompt Leo. Ta nièce de deux ans qui a la syphilis ? Ta mère qui est en train de crever de tumeurs au cul ? Ferme ta gueule, un peu. »

Benny se rappelait parfaitement les gigantesques pyramides de déchets qui pouvaient s'écrouler sur elles-mêmes à n'importe quel moment, le tout recouvert de fientes de mouettes et grouillant d'un million de rats.

« Si tu me laisses ici, je vais crever, tu sais, Leo ? »

— Ouais, si t'as de la chance.

— Fais pas ça, s'il te plaît », fit Benny. Il distinguait à présent le bord du puits principal, et l'odeur qui s'en dégageait était si dense qu'elle en devenait presque gélatineuse. Il se mit à pleurer. Il voulut faire marche arrière, mais Balthazar le saisit par la peau du cou, le souleva comme pour l'accrocher à une patère, et le poussa en avant. « Fais pas ça, je t'en supplie, répéta Benny. Je cambriolerai une banque, j'irai à la gare routière et je sucerais des bites dans les chiottes pour te le trouver, ton fric. » Il sanglotait comme un gamin, le mucus phagocytait ses paroles. « Non, je t'en prie, Leo, je t'en supplie, s'il te plaît-â-â-â. »

— Les intérêts d'ici vendredi, déclara Leo. Sans quoi tu peux dire à Janine que la prochaine fois, ce sera son tour.

— OK, mais là, tu dépasses les bornes... »

Leo adressa un signe de tête à Balthazar, qui projeta Benny dans les ténèbres. Celui-ci poussa un long cri entrecoupé par ses roulades le long de la pente, qui s'interrompit soudainement lorsqu'il atterrit Dieu sait où. Leo resta à l'affût d'un geignement ou d'un appel à l'aide, mais il n'entendait que des sacs plastique secoués mollement par la brise. Leo se demanda si Benny s'était brisé le cou.

« Je l'avais prévenu, non ? lança-t-il, un soupçon de regret dans la voix.

— Un petit chanceux, ce mec, répliqua Balthazar. On aurait pu aussi bien le buter avant de le balancer, hein. »

Citron et cyprès

Isaiah était en train d'acheter du jus de cranberry dans la boutique de Beaumont lorsque son portable vibra. Un numéro inconnu. « Allô ?

— Isaiah, c'est toi ? » Une voix féminine.

« Oui, c'est bien moi.

— C'est Sarita. »

Le cœur d'Isaiah sursauta, sa langue se souda à son palais. « Vraiment ?

— Oui, c'est vraiment moi, répondit-elle en riant. Ça fait tellement longtemps. Comment vas-tu ? » Sa voix était joyeuse, détendue, pleine d'assurance. À couper le souffle.

« Ça va. Et toi ?

— Très bien. Écoute, je suis désolée, je n'ai pas beaucoup de temps pour parler maintenant, mais j'aimerais bien qu'on se voie, histoire de prendre des nouvelles. Ça te dirait ? »

Il dut s'éclaircir la gorge avant de pouvoir répondre. « Ouais, bien sûr, ce serait génial.

— J'ai bien conscience que c'est un peu précipité, mais que dirais-tu de tout à l'heure vers huit heures ? Je serai à l'Intercontinental Hotel, à Century City. Tu vois où c'est ?

— Non, mais je trouverai. »

Surexcité, Isaiah s'empressa de rejoindre sa voiture, regrettant d'avoir tant d'affaires en attente. Quelqu'un avait cambriolé la maison de Mme Myra, volant entre autres choses une broche que sa mère lui avait donnée sur son lit de mort alors que, rongée par les métastases, elle avait fredonné d'une voix rauque et essoufflée un gospel. La broche était une pure babiole : un bout de verre coloré serti dans un bout de métal peint qu'aucun prêteur sur gages n'aurait pris et que personne d'autre que Mme Myra n'aurait accepté de porter. Du reste, tout cambrioleur avec un tant soit peu de dignité s'en serait débarrassé à peine sorti du lieu de son crime. Pour la retrouver, Isaiah devrait passer au peigne fin tous les collecteurs d'eau pluviale, toutes les bennes à ordures et toutes les ruelles du voisinage. Et puis il y avait Doris Sattiewhite, caissière dans une supérette Shop 'n Save, harcelée par son ex-mari, Mike. Celui-ci se rendait sur son lieu de travail, payait en pièces de un et cinq *pennies* et, pendant qu'elle recomptait la menue monnaie, il lui répétait en boucle : « Je vais m'occuper de ton cas, salope. Tu m'entends ? Je vais m'occuper de ton cas. »

Raymond Marcel, alias Rayo, était un jeune garçon de treize ans qui vivait dans une famille d'accueil dont la mère avait fixé un cadenas au frigo et dormait avec un pied-de-biche sous son oreiller. Rayo avait le physique de Shrek et dépassait de trois têtes tous ses camarades de classe : ses interactions sociales n'étaient définies que par sa colère, sa vie de brimades et une fascination pour la souffrance. Ses victimes préférées étaient les membres du club de sciences au collège Carver. Une délégation de représentants du club avait frappé à la porte d'Isaiah et l'avait supplié de faire quelque chose. Ils avaient peur d'aller à l'école, peur d'en sortir, peur constamment. Malheureusement, comme le lui avait signifié la présidente du club en tentant d'enlever son cartable sans laisser tomber l'étui de son tuba, le club n'était

actuellement pas en mesure de lui verser son per diem. En revanche, ils étaient tout disposés à lui remettre un billet à ordre, payable lorsque leur start-up serait lancée ou bien, comme elle le lui exposa en tâchant d'enlever une mèche de cheveux coincée dans son appareil dentaire, le club pourrait lui servir d'yeux et d'oreilles dans tout le quartier. En un mot comme en cent, devenir ses agents de renseignement. Isaiah lui avait dit qu'il réfléchirait à leur proposition avant de lever la séance.

Aucune de ces affaires ne l'enthousiasmait. Il s'agissait de vrais problèmes mais terriblement prosaïques, aussi motivants que de nettoyer son four. Et puis Sarita venait de réapparaître dans sa vie. Toutes les affaires sur lesquelles il avait travaillé s'étaient toujours accompagnées d'une bonne dose d'anxiété, mais ça ne l'avait jamais empêché de résoudre l'énigme centrale, ce qui suffisait à mettre un terme à ses inquiétudes. Là, c'était différent. Il ne parvenait pas à comprendre la situation, ne parvenait pas même à savoir s'il était confronté à une situation digne de ce nom, et s'il y avait une énigme à résoudre, il était incapable de l'identifier.

Une Chevrolet Nova bleu roi, modèle 1966, jantes chromées vingt pouces, s'arrêta devant la boutique de Beaumont, le moteur glougloutant à l'arrêt, un small-block 327 à en juger par le bruit qu'il faisait. Du rap tambourinait à l'intérieur, avec une telle insistance qu'on aurait dit que la musique tentait de briser une vitre pour s'échapper. À la base, Isaiah n'était pas fan de rap. Mais ce morceau incorporait par-dessus le marché accordéons et trompettes qui donnaient l'impression que des Mexicains bien énervés gueulaient sur une féroce polka.

Deux membres des Sureños Locos 13 et une fille du nom de Ramona descendirent. Isaiah avait récemment eu affaire à eux, et ils lui avaient juré qu'ils le fumeraient la prochaine fois qu'ils le croiseraient. Ramona devait avoir quinze ou seize ans.

Des mèches roses tranchaient dans sa chevelure de jais, ses sourcils denses retouchés au crayon se fronçaient au-dessus de ses yeux encore enfantins, ses lèvres étaient peintes de rose, avec un contour prune, son marcel blanc dévoilait ses bras recouverts de tatouages, son jean était trente tailles trop grand, l'ourlet agrafé à ses baskets blanches immaculées afin qu'elle ne se prenne pas les pieds dedans. Son attitude était différente de celle de ses potes. Elle semblait aussi dure qu'eux, prête à enfoncer un cul de bouteille brisée dans la gorge d'Isaiah, mais une forme de précipitation désespérée perçait dans le moindre de ses gestes, comme si elle avait quelque chose à prouver et qu'elle était pressée de le faire.

« Alors, sale enculé, lança-t-elle. Tu te souviens de moi ? »

L'un de ses comparses portait des lunettes noires englobantes et une casquette des Raiders. L'autre, Vicente, arborait un sourire suffisant et un filet à cheveux sur son crâne lisse. « T'es vraiment con, toi, lança-t-il. Putain, à ta place, je me serais cassé depuis longtemps. T'es en territoire Loco, *ese*. » D'un mouvement de bras, il désigna Chuck Transfert d'Argent, Lo Mejor (bijoux et prêts), Carlita Mariage où toutes les robes étaient couleur piñata, et Z & Z, dont les présentoirs extérieurs croulaient sous les sacs à main, les sweat-shirts et les peluches.

« T'es prêt à te faire bolosser, enculé ? » cracha Ramona.

Vicente avança d'un pas. « Hein, t'en dis quoi, petite salope, insista-t-il. T'es prêt ou quoi ? »

Derrière sa vitrine, entre le néon Bud Light et un poster de tabac à chiquer Red Man, Beaumont regardait les Mexicains mettre la pression à Isaiah. Bande de sauvages. Croient pouvoir intimider tout le monde, pensent que tout leur appartient. Ce spectacle le mettait sacrément en rogne et il avait peur pour

Isaiah. Il retourna à la caisse enregistreuse, tendit la main sous le comptoir, en sortit le Colt Commander calibre .45 qu'il avait rapporté du Vietnam. Le pourtour de la bouche du canon était rouillé, et il restait encore sur la crosse quelques taches de boue de rizière séchée. Il se demanda si ce foutu machin fonctionnait encore.

« Écoutez, fit Isaiah pour gagner du temps. J'ai merdé, OK? Je voulais pas vous manquer de respect.

— T'es venu chez moi juste pour faire chier mon frère, contre-attaqua Ramona.

— Ça tiendrait qu'à moi, vous savez quoi? » dit Vicente. De deux de ses doigts il mimait un pistolet, qu'il pointa sur la tête d'Isaiah. « Blam. » Vicente s'appuyait sur son pied droit, abaissait son épaule droite, s'apprêtant à décocher un coup de poing. Ramona et Casquette Raiders s'écartèrent, afin de coincer Isaiah sur le seuil. Le seul recours qu'il lui restait, c'était d'ouvrir les hostilités. Et le mot d'ordre était : *surtout ne pas tomber*. Une fois à terre, on pouvait espérer repousser un adversaire, mais trois, c'était impossible.

Isaiah lâcha la bouteille de cranberry qui se brisa sur le trottoir. Vicente baissa les yeux, Isaiah en profita pour lui envoyer un coup de coude droit qui percuta son nez dans un bruit de glace qui craque. Puis il pivota en sens inverse et son coude heurta la tempe de Vicente qui, le regard soudain perdu, s'écroula comme un arbre qu'on abat. Ramona balançait déjà un coup de pied circulaire qu'Isaiah bloqua de l'avant-bras, enchaînant sur un coup de poing au plexus solaire. Elle tomba à genoux, le souffle coupé net, mais Isaiah, déséquilibré, ne put parer le poing, gros comme une tête de marteau, de Casquette Raiders qui le frappa en plein dans le front et le fit reculer dos contre la porte. Raiders

enfonça alors son avant-bras dans la gorge d'Isaiah et se mit à pousser aussi fort que s'il voulait déplacer une cloison de béton, grognant, mâchoire serrée, suant à grosses gouttes par tous les pores de sa peau. Isaiah sentait que sa trachée allait bientôt céder. Il raidit son index et son majeur et les planta dans l'œil gauche de son agresseur. Raiders hurla en se détournant. Isaiah en profita pour le frapper entre la tempe et la mâchoire, et lui donner un coup de genou dans les couilles. Raiders s'effondra, mais Vicente et Ramona, déjà remis, se ruaient sur Isaiah. Ils l'encastèrent littéralement dans la porte, et le jetèrent à terre.

«Tue-le, dit Ramona. Tue-le, cet enfoiré.»

Assistant à la scène, Beaumont se sentait inutile et idiot, le pistolet pesant trois tonnes dans sa main rongée d'arthrose. Canarder au M16 des petits mecs en pyjama noir qu'on arrivait à peine à distinguer, ce n'était pas la même chose que de tirer à bout portant sur un membre de gang avec un pistolet qui avait 50 % de chances de s'enrayer. Il se saisissait maladroitement de son portable lorsqu'une voiture vint se garer à côté de la Nova. C'était une Chevrolet Caprice, modèle 1995, dans ces eaux-là en tout cas, noire, avec une calandre noire et des jantes noires. La voiture de Dark Vador s'il était devenu flic. Un Mexicain en descendit. Il était plus âgé que le trio et élégamment vêtu : pantalon de toile kaki qui semblait taillé sur mesure, polo noir boutonné jusqu'au cou. Il paraissait fatigué et irrité mais ses traits étaient empreints d'une noblesse indéniable.

«OK, ça suffit comme ça», déclara Manzo. Il écarta les trois jeunes gangsters comme s'il ouvrait des rideaux. «Relève-toi.» Il tendit la main et remit Isaiah sur pied.

«Tu fais quoi, putain? hurla Ramona. C'est lui qui s'est ramené chez moi juste pour emmerder Frankie.

— Tu crois que je suis pas au courant? dit Manzo en décochant un regard noir à Isaiah. On a déjà discuté de ça, lui et moi.» Manzo avait gardé de cet échange de vues quelques bleus et contusions.

«Y a rien à discuter! rétorqua-t-elle.

— Tu ferais mieux de la fermer, *chica*, conseilla Raiders.

— Je vois pas pourquoi il s'en sortirait sans qu'on le punisse. C'est de la connerie, tout ça.

— T'as su ce qui était arrivé à la fille de Néstor? demanda Manzo.

— Néstor? C'est qui, Néstor?

— C'est ma filleule. Et tu te rappelles quand ce petit Blanc complètement pété foutait le feu à toutes les maisons du quartier?

— Je sais pas, si, peut-être.

— Et tu te rappelles la fois où quelqu'un a cambriolé l'école où va mon fils Nikki, et a volé tous les ordinateurs?

— Ouais, je m'en souviens, mais...

— Et tu te rappelles la fois où Jorge, qui nous livre toute notre weed, s'est fait serrer pour trafic et a failli prendre quinze piges?

— Putain mais tu me parles de quoi, là, Manzo?

— Je te parle d'Isaiah. C'est lui qui a mis la main sur le mec qui était sur le point de violer la fille de Néstor, et c'est lui qui a attrapé le mec qui foutait le feu partout, et c'est lui qui a récupéré les ordinateurs de l'école, et c'est lui qui a compris qu'il y avait eu incitation de la part des flics, et qui les a forcés à relâcher Jorge.

— Et alors, qu'est-ce qu'on en a à foutre, Manzo? lança Ramona. Tu vas pas jouer au gentil juste parce que... »

Manzo lui en retourna une si violente qu'elle s'écroula comme

si on venait de lui arracher la colonne vertébrale. Le coup avait été si foudroyant qu'Isaiah et les deux autres Locos ne purent réprimer un ouuuuh muet.

« Écoute-moi bien, Ramona, fit Manzo en la dominant de toute sa taille. Je vais te le répéter encore une fois. Tu peux pas te permettre de péter un plomb juste parce que t'en as envie. Il faut que tu réfléchisses aux conséquences. Il faut que tu pèses le pour et le contre. Si tu défonces Isaiah et qu'il quitte le quartier, à qui ça profitera le plus? À la fille de Néstor qui s'est pas fait violer? Aux gens dont les maisons ont pas cramé? À toi? Si Jorge s'était retrouvé en taule, il y aurait plus eu un gramme de weed à vendre, et t'aurais fini par bosser au Taco Bell. »

Ramona gisait sur le flanc, les mains sur le visage, du sang coulant entre ses doigts. Manzo la poussa légèrement de la pointe du pied. « Tu m'écoutes? C'est important, ce que je te dis, là. Si tu veux aller loin, genre au sommet de la hiérarchie, il faut que tu prouves que tu vaux mieux qu'un simple soldat. Faut que tu sois maligne. Faut que tu apprennes à prévoir les choses. Faut que tu te serves de ta putain de cervelle. En d'autres mots, réfléchis, sale petite conne, et si tu me traites encore une fois de gentil, je te tue. » Il se tourna vers Vicente et Raiders. « Et ça vaut aussi pour vous deux, tas de cons. Comme si c'était la première fois que je vous racontais toutes ces merdes. Vous captez vraiment rien à rien, bande de *pendejos*? On est des hommes d'affaires, maintenant, compris? »

— Compris », répondit humblement Raiders.

Manzo foudroya Vicente du regard. « T'as entendu ce que je viens de dire, Vicente? » lança-t-il, exigeant une réponse. Vicente soutint son regard, d'un air de défi. Il laissa durer ce moment délibérément, afin d'éprouver la patience de Manzo. Et juste avant d'atteindre le point de non-retour, Vicente brisa le silence : « Carrément, Manzo. C'est toi qui sais. »

Manzo décocha un dernier regard à Isaiah, remonta à bord de sa Chevrolet et disparut au coin de la rue.

«Quel sale connard, celui-là», fit Vicente. Raiders et lui ramassèrent Ramona, dont la tête dodelinait comme celle d'un nourrisson.

«T'apprendras jamais, *chica*, dit Raiders. C'est pas parce que t'es la sœur de Frankie que tu peux tout te permettre.»

Les yeux mi-clos, des bulles de sang aux commissures des lèvres, elle dévisagea Isaiah. «J'en ai pas encore fini avec toi, sale enculé.»

Isaiah s'étala sur le canapé, posa un sac plastique rempli de glaçons sur son crâne et prit un quatrième comprimé d'ibuprofène. Son corps était recouvert d'ecchymoses et d'écorchures. Chaque inspiration lui faisait mal, mais il n'y avait pas eu fracture. Il repensa à Manzo. Une semaine auparavant, ils s'étaient battus, et ce combat aurait très bien pu se solder par la mort d'un des deux. Le fait que le chef de gang ne se soit pas joint au tabassage l'avait surpris. Et puis qu'est-ce que c'était que tout ce bla-bla sur la fille de Néstor et ces ordinateurs volés? Pourquoi Manzo l'avait-il défendu? Ça cachait forcément quelque chose, une sorte de coup à trois bandes à la Michael Corleone. Manzo avait une réputation de stratège, qui réfléchissait toujours plusieurs coups à l'avance, bien plus intéressé par le long terme que sa meute.

Il restait encore trois heures avant son rendez-vous avec Sarita, mais il commença quand même à se préparer, un volcan dans l'âme, bouillonnant un peu plus à chaque minute qui passait. Elle avait été la petite amie de Marcus à l'époque où Isaiah était encore au lycée, et il avait toujours eu le béguin pour elle. Douce, d'un charme à couper le souffle, la peau couleur café

avec deux mesures de crème, et intelligente au point de décrocher une bourse pour faire son droit à Stanford et entrer au barreau dès sa première tentative. Il n'y avait rien de plus fleur-bleue que de penser à ses yeux, mais Isaiah ne put s'en empêcher. Ses yeux brillant comme du cuivre poli, ce regard sage et doux qui se plantait droit dans le cœur de son interlocuteur. C'était grâce à son regard qu'elle se moquait que Marcus ne soit qu'un simple ouvrier polyvalent qui n'avait jamais mis les pieds à l'université : elle le voyait pour ce qu'il était, un homme profondément gentil. Lorsqu'elle leur rendait visite, Isaiah se sentait obligé de quitter le salon par peur de trahir ses sentiments.

Il prit une douche et s'habilla. Il n'avait pas l'habitude de se regarder dans la glace sauf pour se laver les dents, mais il tenait à savoir ce que verrait Sarita. Il passa dans sa chambre et se contempla dans le miroir en pied. Il faisait son âge, vingt-six ans. Un mètre quatre-vingts, mince, rien qui permette de dire a priori s'il était sportif ou non. Son visage le surprit, ou plutôt son expression : sérieuse, sur le qui-vive. Une fille lui avait dit un jour qu'il avait l'air de se préparer pour les emmerdes. Il trouvait son nez trop épaté, ses lèvres trop épaisses. Et cela le dérangeait énormément de penser cela de lui-même. Il n'était pas trop mal. Sans plus.

Il emprunta Anaheim Street pour rejoindre l'autoroute, s'efforçant de respecter la limitation de vitesse. Le trajet fut court mais assez déprimant : ceux qui avaient façonné cette ville n'avaient de toute évidence pas le goût des arbres ni des espaces verts. Il passa devant la carrosserie Pronto où on avait bouché un trou dans l'aile de son Audi avec de la résine tellement pourrie qu'elle s'enlevait d'un coup d'ongle ; devant Bed Time Mobilier où on vendait des matelas reconditionnés au prix du

neuf; devant le Lavomatic Clean King où les samedis s'écoulaient dans l'attente qu'une machine se libère; devant le petit centre commercial où Looney Hopkins avait été flingué; devant le parking où Luis Delgado avait rencontré son destin; devant le salon de coiffure où Isaiah se faisait couper les cheveux et où de vieux messieurs jouaient aux dominos; devant le Tristar Liquor Mart où le caissier, muni d'un fusil d'assaut, officiait derrière une vitre à l'épreuve des balles.

L'Intercontinental Hotel se trouvait à Century City, riche enclave dédiée au shopping, aux immeubles de bureaux et aux propriétés de luxe, au pied de Beverly Hills. Le grand salon de l'hôtel grouillait d'hommes en costume, et le vacarme était tel qu'on ne parvenait pas à entendre une voix distincte. Isaiah se fraya un chemin dans la foule : verre à la main, chacun donnait de la voix pour se faire entendre, se tenait à l'affût du bon moment pour prendre la parole, comme si quelqu'un allait crier : « À vos marques ! » Même si personne ne semblait faire attention à lui, il ne se sentait pas à sa place. S'il avait été moins nerveux, il aurait sans doute pensé à enfiler autre chose qu'un simple jean et une paire de Timberland. Il se posta près du comptoir et parcourut la foule du regard à la recherche de Sarita, espérant ne pas être arrivé trop tard, ou trop tôt, ou du mauvais côté de la salle, ou carrément au mauvais endroit.

Un homme noir, très grand, vêtu d'un costume bleu marine et chaussé de souliers caramel s'approcha de lui. La trentaine athlétique, le regard condescendant, et si impeccablement mis qu'on l'aurait cru photoshoppé. « Excusez-moi, fit-il, mais il me semble que vous n'avez rien à faire ici, n'est-ce pas ? » Il avait ce type d'assurance que confèrent les succès dans la vie, un charme qui confinait à la vanité, et un large sourire à la Lando Calrissian.

«Tu as cru que tu pouvais t'incruster ici, boire quelques coupes de champagne, manger quelques gambas, sans que personne ne te remarque, hein?»

Isaiah hésita à lui dire qu'il attendait Sarita, puis se ravisa. C'était le genre de type qui aboyait contre son assistante, portait des chemises sur-mesure et ne buvait que du vin français. «Je n'ai rien pris à boire ni à manger, dit Isaiah. D'ailleurs, qu'est-ce qui te dit que j'ai rien à faire ici?»

— Je connais toutes celles et tous ceux qui ont été invités à l'anniversaire d'Arthur, et il se trouve que toi, je ne te connais pas», déclara l'homme. Il resserra son nœud de cravate qui n'en avait absolument pas besoin, se pencha en avant et sur un ton confidentiel, sans pour autant baisser la voix, ajouta : «Si je peux me permettre un conseil, quand on veut passer pour ce qu'on n'est pas, la moindre des choses, c'est de faire un minimum attention aux apparences.

— C'est le même problème que j'ai avec ta montre, lâcha Isaiah.

— Hein? Qu'est-ce qu'elle a, ma montre?»

Isaiah avait enquêté sur un vol de bijouterie commis par un employé, et il avait appris à faire la différence entre le plaqué platine et le plaqué au rhodium, les diamants et les zircons, l'or dix-huit carats et le toc, entre une vraie montre et une contrefaçon. «Ta montre essaie de se faire passer pour une Rolex, déclara-t-il.

— Une contrefaçon, ma montre? s'indigna l'homme. Ridicule.» Il contempla le gros disque d'or à son poignet comme s'il était en train de se transformer en crapaud.

«Regarde bien l'aiguille des secondes, fit Isaiah. Elle se déplace par à-coups. Sur une véritable Yacht-Master, elle tourne en un mouvement continu. En outre, la date devrait bénéficier d'un agrandissement $\times 2,5$, et sur la tienne, on est plus proche

d'un agrandissement × 2. Puis-je me permettre un conseil à mon tour... ? Si tu veux vraiment passer pour un as du barreau, achète-toi une vraie montre. »

Ils se regardèrent longuement dans le blanc des yeux, le sourire à la Lando Calrissian tendu comme un garrot.

« Dégage tout de suite ou j'appelle la sécurité », dit l'homme.

Un discret parfum de citron et de cyprès annonça son arrivée. Sarita fendait la foule. Même avec son tailleur sombre et sobre et son chignon classique, elle faisait figure de pur-sang multimédaillé s'extrayant d'un troupeau de chevaux de trait. « Isaiah ? » lança-t-elle. Elle le serra longuement dans ses bras. « Ça me fait tellement plaisir de te revoir ! » Elle s'écarta mais ses mains restèrent sur les épaules d'Isaiah. « Mon Dieu, tu es le portrait craché de Marcus.

— Pas vraiment, dit-il. Tu es resplendissante, Sarita.

— Oh, vous avez déjà fait connaissance, tous les deux ? Isaiah Quintabe, voici Kevin Marshall, l'un de mes collègues.

— Comment allez-vous, lança Kevin, comme s'il s'apprêtait à dégainer une arme.

— À merveille, répondit Isaiah.

— Tu veux bien nous excuser, Kevin ? demanda Sarita. On doit discuter, Isaiah et moi.

— Bien sûr », fit Kevin. Il poussa un petit soupir de dédain, et s'en alla.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Sarita.

— Rien du tout.

— Je suis vraiment désolée, mais je devais absolument venir à cette fête. C'est l'anniversaire d'un des associés de mon cabinet. Allons faire un tour, ce sera mieux pour parler. »

Ils sortirent et descendirent plein sud l'Avenue of the Stars, une vaste artère immaculée, parcourue en son milieu par un long parterre de plantes résistantes à la sécheresse, impeccablement

taillées, et une fontaine cristalline. Tous deux s'excusèrent de ne pas être restés en contact et évoquèrent leurs souvenirs communs, Marcus, l'appartement, le quartier, toutes les personnes qu'ils connaissaient alors. Sarita avait eu vent des exploits d'Isaiah par la presse. Après l'article paru à son sujet dans *The Scene*, d'autres avaient suivi, dans *Vibe* et le *Long Beach Press-Telegram*. Isaiah refusait de donner des interviews, mais ses clients n'hésitaient pas à parler de ce jeune homme discret et modeste qui résolvait leurs problèmes dont tout le monde se foutait, et se faisait payer en poulets vivants et en muffins à la myrtille.

« Marcus aurait été tellement fier, tellement heureux pour toi, dit-elle. Je n'ai jamais connu personne dont la joie était si entière, si libre. Mon Dieu, qu'est-ce qu'il me manque.

— Moi aussi », répondit Isaiah dans un murmure afin que sa voix ne s'étrangle pas d'émotion.

Ils passèrent devant un gratte-ciel qui se dressait telle une sentinelle, arborant des centaines de fenêtres réfléchissantes comme autant de boucliers. Au-delà, sur ce trottoir comme sur l'autre, il n'y avait plus rien à voir que de hautes haies derrière des grilles de fer forgé aux extrémités courbées vers l'extérieur, et les toits de demeures qu'on ne pouvait qu'imaginer.

« Quand Marcus est mort, j'ai été démolie, dit Sarita. Partout où j'allais, je m'attendais à ce qu'il apparaisse soudain pour mettre un terme à cette mauvaise blague. Je pleurais constamment, et quand je ne pleurais pas, je dormais. Mais la fac de droit a commencé, et je ne pouvais pas me permettre d'échouer. Ça a été une vraie bataille, mais aussi une bénédiction. Potasser, c'est la seule chose qui m'a empêchée de me jeter sous un bus. »

Isaiah la laissait bien volontiers parler : c'était l'excuse parfaite pour la contempler. Elle était aussi belle que dans son souvenir, mais son enthousiasme éblouissant et irrésistible avait laissé place à une tension, une circonspection qui semblait

signifier « je suis dans le monde maintenant, le vrai, et ça ne rigole pas, ici ».

Elle avait grandi près du parc MacArthur, à l'autre bout de Cambodia Town, dans un quartier semblable à tant d'autres. Elle avait mené de front deux boulots alimentaires, tout en obtenant les meilleures notes de sa promotion à l'université publique de Long Beach. Puis elle était partie faire son droit à Stanford, avait passé un semestre à l'étranger avant de décrocher son diplôme avec les félicitations du jury. Elle avait été aussitôt engagée par un modeste cabinet de San Francisco. L'endroit idéal pour débiter, mais, au bout de deux ans, elle se sentait déjà prête à passer au stade supérieur. Lorsqu'on lui proposa de rejoindre le cabinet Edgars, Mehlman, Cross & Severeid, basé à Los Angeles et fort de deux cent vingt et un avocats, pour un salaire deux fois supérieur, elle avait bondi sur l'occasion. Cela ne faisait qu'un an qu'elle y travaillait, mais elle avait l'impression d'y être depuis une éternité. La charge de travail était inhumaine, soixante à soixante-dix heures par semaine. Une suite sans fin de rendez-vous avec les clients, de relectures minutieuses des clauses des contrats, de rédaction de dépositions, de plaidoiries au tribunal, de paperasse diverse liée aux procès, un millier d'appels téléphoniques à passer et un millier d'e-mails auxquels répondre, avec pour seule perspective à court terme exactement le même régime, voire plus. Sept ans minimum pour devenir associée du cabinet. Cinq si on mettait les bouchées triples.

« Je suis un rouage d'une machine pour laquelle je n'ai d'autre valeur que celle de mes heures facturables », conclut-elle. Ils empruntèrent une passerelle pour traverser Olympic Boulevard, congestionné par les bouchons malgré l'heure tardive, un torrent de feux arrière rouges à perte de vue.

« Tu penses faire quoi alors ? demanda Isaiah.

— Je compte rester quelques années, acquérir de l'expérience,

de quoi ajouter une jolie entrée sur mon profil LinkedIn, et puis... je ne sais pas. Bosser pour une ONG, devenir procureure. Faire quelque chose qui ait vraiment du sens.»

Isaiah se demandait quand elle se déciderait à lui parler de ce qui l'intéressait vraiment. Tout ce bavardage n'était qu'un prélude, mais ça ne lui posait pas le moindre problème. Et si elle voulait lui demander une faveur ensuite, encore moins.

L'Avenue of the Stars s'achevait sur Pico Boulevard, en face du Hillcrest Country Club, et des studios Fox au coin de la rue. Ils s'arrêtèrent et Sarita se tourna vers lui, visiblement nerveuse. «Ce n'est pas tout, dit-elle. Ma sœur a un problème.

— J'ignorais que tu avais une sœur.

— Demi-sœur. Même père, mères différentes. Janine vit à Vegas. C'est une fille super, et je l'aime plus que tout, mais elle est accro au jeu, et ça la met régulièrement dans des situations impossibles. Je lui ai longtemps prêté de l'argent jusqu'à ce que je prenne conscience que ça nourrissait sa dépendance, et j'ai arrêté. Mon père aussi. Nous avons décidé tous les deux d'attendre qu'elle touche le fond, et qu'elle se fasse aider. Bien malheureusement, notre vœu vient de se réaliser. Elle est vraiment au fond du gouffre, et elle a plus que jamais besoin d'aide. Elle et son abruti de petit copain.

— Qu'est-ce que je peux faire?» demanda Isaiah, impatient de savoir ce qu'elle attendait de lui, de partir s'y coller, et de revenir lui dire que tout était réglé. Sarita pinça les lèvres et ferma les yeux, désespérée. Isaiah aurait voulu la serrer dans ses bras, mais redoutait que cela paraisse déplacé.

«Mon Dieu, Isaiah, elle s'est vraiment mise dans un pétrin pas possible.»

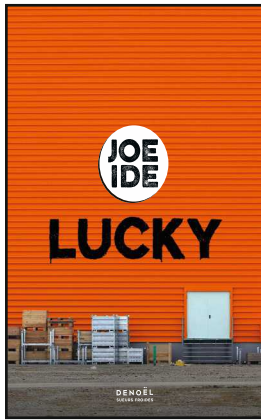
IQ, LE SHERLOCK HOLMES DU GHETTO

Isaiah Quintabe, dit IQ, est un jeune détective afro-américain atypique. Loup solitaire, il cache sous une apparence nonchalante une intelligence et un sens de l'observation hors du commun. Ses clients sont les miséreux, les marginaux de Los Angeles, ceux à qui la police tourne le dos.

Isaiah est hanté depuis l'enfance par l'assassinat de son frère Marcus. Devenu adulte, il décide de consacrer toute son énergie à la résolution du crime. Et, lorsque l'ex-petite-amie de son frère l'appelle à la rescousse depuis le royaume des casinos qu'est Las Vegas, il le prend comme un signe.

Personnages hors normes, dialogues flamboyants et sens du détail : Joe Ide est l'une des voix les plus intéressantes du polar côte Ouest.

Joe Ide, d'origine japonaise, a grandi dans les quartiers défavorisés de Los Angeles. Après des études à l'université, il s'est essayé à plusieurs métiers avant de se consacrer à l'écriture.



Lucky
Joe Ide

Cette édition électronique du livre

Lucky de Joe Ide

a été réalisée le 12 mai 2020

par les Éditions Denoël

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207137611 - Numéro d'édition : 318105)

Code Sodis : N89233 - ISBN : 9782207137635.

Numéro d'édition : 318107